

B i b l i o t h è q u e  
de  
**PHILOSOPHIE**

# **Écrits politiques**

par

**JOHN DEWEY**

*Traduits, présentés et annotés  
par Jean-Pierre Cometti et Joëlle Zask*

**nrf**  
Éditions Gallimard



*Bibliothèque de philosophie*

Collection fondée  
par Jean-Paul Sartre  
et Maurice Merleau-Ponty



JOHN DEWEY

ÉCRITS  
POLITIQUES

*Traduits, présentés et annotés  
par Jean-Pierre Cometti et Joëlle Zask*

*nrf*

GALLIMARD

Cette traduction a été entreprise par Jean-Pierre Cometti et Joëlle Zask. Le décès de Jean-Pierre Cometti en janvier 2016 ne lui a pas permis de la mettre au point. Nous remercions Patrick Di Mascio, Charles Floren, Nancy Murzilli, Bertrand Rougé, Patrick Savidan, Pierre Steiner et Joëlle Zask qui ont bien voulu par amitié effectuer le travail indispensable de révision.



*Extraits de :*

THE COLLECTED WORKS OF JOHN DEWEY: THE EARLY WORKS (1882-1898),  
THE MIDDLE WORKS (1899-1924), THE LATER WORKS (1925-1953)  
EDITED BY JO ANN BOYDSTON

publiés avec l'autorisation de Southern Illinois University Press,  
1915 University Press Drive MC 6806, Carbondale, Illinois 62901 USA  
© 2008 by The Board of Trustees, Southern Illinois University.  
© Éditions Gallimard, 2018, pour la présente édition.

## PRÉSENTATION DE L'ÉDITION FRANÇAISE

*Rien n'est plus radical que de promouvoir les méthodes démocratiques comme moyen d'effectuer des changements sociaux radicaux*<sup>1</sup>.

Les « écrits politiques » de John Dewey n'occupent pas une place à part dans son œuvre. Ils participent de l'inspiration qui traverse le long parcours de ce philosophe plus que quiconque « engagé », non pas tant par ses affiliations que par l'attention qu'il n'a cessé de porter aux conditions et aux péripéties qui font l'histoire, dans un souci de justice et d'émancipation. Ce volume en propose une sélection. Les textes de longueur inégale qui le composent ont été choisis dans la masse des études et des interventions que l'édition américaine de ses écrits met à la disposition du lecteur anglophone, dans l'espoir d'en mettre en relief la signification par rapport aux livres qui en font également partie, ainsi qu'aux événements ou aux discussions qui en forment l'arrière-plan<sup>2</sup>.

1. « La démocratie est radicale », p. 415. Les notes qui accompagnent la présente traduction, ajoutées aux annotations de Dewey lui-même (assez rares dans l'ensemble), sont destinées à fournir un minimum d'indications, avec le souci de ne pas alourdir inutilement un propos généralement clair en lui-même.

2. L'édition des œuvres de John Dewey, réalisée par Jo Ann Boydston (Southern Illinois University Press) se subdivise en trois séries : *The Early Works* (1882-1898), *The Middle Works* (1899-1924) et *The Later Works* (1925-1953). Les références mentionnées pour chacun des textes qui composent la présente sélection sont celles de cette édition.

## *Un penseur radical*

Pour Dewey, les divisions familières à la tradition philosophique — celles qui distinguent une philosophie première ou une métaphysique, une théorie de la connaissance, une morale ou une éthique, etc. — étaient essentiellement liées aux dualismes qui n'ont cessé de la hanter et au souci de leur associer, de quelque manière, un *fundamentum in re*. S'il semble avoir parfois cédé lui-même à une impulsion « métaphysique », comme cela lui a été reproché<sup>1</sup>, l'attention qu'il n'a cessé de porter aux conditions transitoires dans lesquelles s'élaborent les idées, les projets et les décisions ainsi que l'importance accordée à leurs *conséquences* permettent de comprendre le sens que prenaient à ses yeux les événements ou les situations vers lesquels il se tourne dans plus d'un texte, les idées auxquelles il consacre parfois ses analyses, sans jamais les détacher de ce qui en constitue le sol. On verra s'exprimer dans ce recueil une conviction typiquement pragmatiste, défendue avec force, qui mesure la valeur de nos idées à leurs *conséquences* dans la vie pratique des hommes, du point de vue de leur condition commune. Les discussions qui portent sur tel ou tel aspect ou problème de la vie sociale et politique, sur les événements qui en marquent ou en ont marqué le cours, les guerres, les crises, les formes d'organisation et de gouvernement qui en sont partie prenante, les règles du droit, la condition des hommes et leurs attentes, les chaînes qui les tiennent captifs ou les chances d'une émancipation sans cesse différée ou compromise, etc., prennent ici un sens qui résonne avec les ouvrages plus « théoriques » comme *Reconstruction en philosophie* ou *Le Public et ses problèmes*<sup>2</sup>, pour ne citer que ces deux-là.

1. Cf. Richard Rorty, « La métaphysique de Dewey », in *Conséquences du pragmatisme*, trad. par Jean-Pierre Cometti, Éd. du Seuil, 1993.

2. *Reconstruction en philosophie*, trad. par Patrick di Mascio, Gallimard, « Folio essais », 2014 ; *Le Public et ses problèmes*, trad. par Joëlle Zask, Gallimard, « Folio essais », 2010.

Le lecteur de Dewey y retrouvera la marque des combats et des positions qui ont jalonné sa vie et son œuvre, et de l'attitude qui le conduisait généralement, face à une question, dès lors qu'elle se posait, à ne s'encombrer d'aucune fausse précaution. Les discussions d'« école » lui étaient étrangères. Une question n'est une question que « motivée », c'est-à-dire lorsqu'elle trouve sa justification dans une situation qui réclame un traitement, une résolution ou, tout au moins, un éclaircissement dont les implications sont *pratiques*, au sens où elles engagent les conditions et les aspects de la vie commune. Les idées fixes ou toutes faites, celles qui tentent de se soustraire à l'histoire et aux changements que celle-ci nous impose, n'y ont généralement pas de place ; elles font même l'objet d'un scrupule particulier en raison des obstacles qu'elles opposent au libre développement de la recherche et au « changement », sous le seul effet de la paresse ou de l'attachement à des idéaux pouvant tout au plus se recommander d'un état du monde qui n'existe plus. Il y va de l'*enquête*, au sens pragmatiste du terme, ou, si l'on veut, de l'*expérience* à laquelle nos convictions ou nos principes les plus assurés ne peuvent qu'illusoirement se soustraire. Pour Dewey, les problèmes sociaux, éthiques ou politiques ne constituent pas, à cet égard, un cas ou un genre à part.

De ce point de vue, les écrits de Dewey sont animés d'un esprit qui se démarque nettement des philosophies politiques avec lesquelles nous sommes beaucoup plus familiarisés, qu'il s'agisse de celles qui ont épousé les formes modernes d'individualisme ou d'autres qui, marquées par le schème de la communauté, ont privilégié des formes de solidarité au sein desquelles l'individu n'occupe qu'une place secondaire, voire pas de place du tout<sup>1</sup>. À leur manière, ces philosophies ont sacrifié à un même désir de

1. La pensée politique de Dewey ne nous est pas familière. Ses écrits politiques ont rarement retenu l'attention. Les histoires de la pensée politique, par exemple, ne lui réservent généralement aucune place, en dépit du rôle que ses idées ont joué dans le contexte spécifiquement américain et en dépit du relatif succès de ses vues sur l'éducation, pourtant indissociables de ses engagements en faveur de la démocratie. La question de l'individualité est l'une des plus importantes auxquelles Dewey a accordé son attention. Elle est récurrente dans son œuvre. « Individualism Old and New » (« L'individualisme — ancien et nouveau », p. 269-358) est, de ses écrits, celui qui en témoigne de la manière la plus évidente, en la plaçant sous un jour dont on appréciera la pertinence au regard des problèmes ou des inquiétudes qui traversent les temps de crise.

l'inconditionné, comme pour se soustraire à la contingence qui frappe l'existence humaine, dans des conditions ni acquises ni définitives qui en appellent, à ce titre, à une faculté d'expérimentation et d'invention dont pas plus l'éthique que la politique ne peuvent faire l'économie. L'« enquête », à cet égard, est la réponse que Dewey oppose aux refuges ou aux issues que d'autres philosophies ont cru trouver dans l'absolu du droit et de la loi ou dans une téléologie plus ou moins déguisée qui nous décharge de notre *responsabilité*<sup>1</sup>. La démocratie en constitue, sur le plan des institutions et de la vie en commun, la face politique. C'est pourquoi ce mot, chez Dewey, ne signifie en rien une adhésion inconditionnelle (bourgeoise) à des idéaux dont il suffirait de se prévaloir pour obtenir un blanc-seing idéologique, politique ou philosophique ; mais il n'est pas non plus la simple contrepartie « idéologique » d'une illusion à la faveur de laquelle le *droit* permet de justifier le *fait* et de perpétuer ainsi une oppression ou une exploitation qui a cessé de dire son nom<sup>2</sup>.

Dewey se rangeait parmi les « libéraux » ; il a soutenu les Démocrates, mais il n'en a pas moins été l'un des critiques les plus incisifs de ce qu'on appelle aujourd'hui le « libéralisme » non sans que cela nous conduise à en occulter plus d'un aspect pourtant essentiel<sup>3</sup>. Il n'était pas « communiste », comme il l'explique ici dans l'un des textes ; et il n'était pas davantage « marxiste », pour des raisons qui tiennent, notamment, à une vision de l'histoire qu'il ne partageait pas. En revanche, la vigilance et la sévérité avec lesquelles il a considéré les méfaits du capitalisme, l'attention qu'il n'a cessé de prêter aux conditions économiques et aux injustices sur lesquelles celui-ci a débouché ont fait de lui l'un des militants les plus convaincus et les plus radicaux de la justice sociale dans le contexte américain.

1. Voir John Dewey, *The Influence of Darwin on Philosophy* (1909), in *The Middle Works, op. cit.*, vol. 4, 1907-1909, trad. fr. par Cl. Gautier, St. Madelrieux *et al.*, Paris, Gallimard, 2016.

2. Conformément à la fonction de l'idéologie, comme fausse conscience, dans la pensée marxiste.

3. On se reportera bien sûr à « Liberalism and Social Action », trad. par Nathalie Ferron, présenté par Guillaume Garreta, étrangement publié sous le titre *Après le libéralisme : ses impasses, son avenir* (Paris, Climats, 2014) et qui n'a malheureusement pas pu faire partie du présent recueil ; et, ici, à « L'avenir du libéralisme », p. 393-400, à « Philosophies de la liberté » (p. 252-282), ainsi qu'à l'important essai : « L'individualisme — ancien et nouveau ».

Comme il s'en explique ici dans « Philosophie et démocratie » ou dans « Une démocratie créative : la tâche qui nous attend », ainsi que dans un grand nombre d'autres textes ou interventions, les principes « formels » autour desquels les démocraties se sont constituées — et derrière lesquels elles se sont abritées —, quelle qu'en ait été la valeur émancipatrice, ne pouvaient masquer ou faire obstacle aux besoins d'une démocratie « réelle », « inventive », fondée sur la reconnaissance d'une participation (politique) égale et d'une répartition juste des biens que les convoitises et les intérêts privés ont pour effet de confisquer au bénéfice de quelques-uns. Sa vigilance et ses critiques ne l'ont pourtant pas conduit à sous-estimer l'importance des institutions ou des règles ; elles n'avaient simplement pas, à ses yeux, un caractère tel que l'on puisse les séparer des conditions dans lesquelles elles ont émergé et se sont perpétuées, ni des pratiques et des conditions dont elles sont de toute façon issues. Dewey partageait à cet égard une conception de la règle que Wittgenstein a clairement mise au jour, et qui ne la dissocie pas de ses applications, pas plus qu'elle ne les précède « ontologiquement »<sup>1</sup>.

Ces quelques remarques visent à circonscrire le genre de combat dans lequel Dewey était engagé, non par goût ou par simple conviction personnelle, mais pour des raisons tout à fait profondes. Le contexte qui en éclaire et justifie les orientations peut paraître lointain, encore que les situations de crise tendent à se ressembler. L'intérêt et la force de la philosophie de Dewey ne tiennent pas seulement à l'écho que ses idées sont susceptibles de rencontrer dans notre sensibilité et dans l'état actuel du monde ni aux enseignements que l'on pourrait espérer y trouver, encore que ses analyses se révèlent souvent particulièrement éclairantes sur celui-ci et les évolutions qui s'y sont fait jour. Ils tiennent aussi à ce que sa pensée ouvre, ou libère, et aux moyens qu'elle peut offrir pour mieux apprécier les enjeux et les responsabilités qui s'imposent à qui n'entend pas occuper un rôle sur la scène intellectuelle ou le marché des idées ou n'en être que le spectateur, mais contribuer à

1. On en trouvera une expression et un témoignage dans l'essai « Ma philosophie du droit » : « [...] ce que l'on appelle "application" n'est pas quelque chose qui se produit *après* qu'une règle, une loi ou une disposition a été adoptée, mais [...] elle en fait nécessairement partie » (p. 462).

une amélioration de l'état des choses, au bénéfice d'un monde plus ouvert et plus inclusif, soustrait à l'empire des fausses nécessités. Sous tous ces rapports, la pensée de Dewey est radicale. La validité d'une théorie ou d'une conception se mesure à ses conséquences et aux actions dans lesquelles elle se concrétise. Mais cette radicalité relève moins des *principes* que de sa capacité d'en changer selon que les circonstances l'exigent. La démocratie, comme le suggère l'un des textes du présent recueil, doit être « radicale », et cela signifie notamment que la liberté et l'égalité ne peuvent y être dissociées<sup>1</sup>.

### *Responsabilité de la philosophie*

L'intérêt ou la signification qui s'attache à un texte ou à un auteur appartenant au passé, fût-il proche, est une question à laquelle il est difficile de se soustraire. Elle demande que soient prises en compte les différences de contexte et d'arrière-plan susceptibles d'entrer en jeu et d'imposer des limites à la comparaison<sup>2</sup>. De manière générale, la lecture de la plupart des textes que Dewey a consacrés à des situations ou à des problèmes politiques et sociaux, à quelque échelle que ce soit, impose le sentiment d'une perspicacité autant que d'un engagement *politique* — au meilleur sens du terme — et *intellectuel* qui les rend très « actuels ». Ses interventions dans la discussion publique — très souvent dans des journaux comme *The New Republic* ou les journaux progressistes — ont pour toile de fond la situation des États-Unis et le contexte mondial de la première moitié du xx<sup>e</sup> siècle, marqués par les deux grandes guerres, les avatars et les conséquences de la révolution russe et de la naissance de l'URSS, la crise de 1929, la grande dépression qui s'ensuivit, la naissance et le développement du fascisme et du nazisme, etc. La plupart des philosophes et intellectuels qui se sont rendus célèbres au cours des dernières décennies, qu'ils aient été marxistes, communistes ou « compagnons de route », comme on disait autrefois, anticommunistes ou libéraux, étaient au

1. Une égalité que Dewey se défend toutefois de considérer comme « numérique ».

2. Cette brève présentation ne répond, est-il besoin de le dire, à aucune ambition comparative. Au reste, les remarques qui nous guident procèdent sans nul doute d'une inspiration ayant ses propres attendus.

moins en partie familiarisés avec ce contexte et ces événements. Nous sommes entrés dans des conditions différentes, économiquement, socialement et politiquement, mais la situation économique qui s'est violemment imposée à l'attention dans la période récente n'en est pas moins étonnamment proche de celle qui guide les analyses de Dewey dans les années 1930. D'une certaine manière, toutes les « crises » se ressemblent et plus d'un économiste serait certainement en mesure d'expliquer ce qui apparente la crise actuelle aux désastres sur lesquels le krach boursier de 1929 avait débouché. Aussi, les idées que Dewey défend dans une partie des textes du présent recueil, que ce soit à propos de ce qu'il appelle l'« absolutisme social », la « liberté » ou les « relations internationales », se prêtent-elles à des transpositions d'autant plus aisées qu'elles portent sur des aspects de la réalité sociale et économique qui inspirent des appréciations morales comparables. Elles le permettent d'autant mieux que les obstacles qui s'y opposaient idéologiquement jusqu'à une période encore récente ont cédé. Le marxisme-léninisme, la complaisance au stalinisme, la foi marxiste révolutionnaire ont basculé en même temps que le bloc de l'Est et le rempart qu'il opposait à un libéralisme encore contenu dans la logique imposée par le partage du monde. Curieusement, les analyses et les critiques de Dewey, encore prises dans ce contexte sombre et tumultueux, semblent même gagner en relief dans un paysage apparemment plus dégagé que celui d'autrefois. Sans doute sommes-nous également plus disposés à entendre les réserves opposées à certains embrigadements, mais c'est aussi parce que ceux d'aujourd'hui émanent moins d'une foi sans partage que d'accommodements politiques et/ou économiques, amplement portés par de solides intérêts qui en disent long sur les finalités à l'œuvre dans la culture, y compris sous des formes qui ne permettent pas forcément de les reconnaître. Les réflexions de Dewey sur la « culture » dans le présent recueil sont à cet égard d'une perspicacité qui n'a rien perdu de son acuité. Dans le maelström actuel des désirs et des idées, les résistances et les oppositions au vieux spectre du communisme, telles qu'elles s'expriment ici ou là, prennent certes un air désuet qui semble n'avoir d'autre signification que documentaire et historique. Pourtant, « Pourquoi je ne suis pas communiste » ou les réflexions qui s'y conjugaient dans « Libéralisme et action sociale » vont bel et bien au-delà d'un choix

qui ne semble plus avoir cours<sup>1</sup>. On y trouve une expression de convictions plus nuancées que d'ordinaire, laissant clairement entrevoir les liens étroits qui associent les positions de Dewey à ses analyses spécifiquement philosophiques ; ils participent, en outre, de réflexions et d'engagements qui éclairent amplement les pré-supposés et les confusions dont les philosophies politiques se sont, pour une large part, abondamment nourries — et dont rien ne dit qu'elles en aient définitivement pris congé<sup>2</sup>.

Sous tous ces aspects, la question du libéralisme, telle que Dewey l'a abordée, peut être tenue pour centrale. Dans « Libéralisme et action sociale », comme ici dans « L'avenir du libéralisme », par exemple, ou dans « L'individualisme — ancien et nouveau », Dewey analyse l'histoire du mouvement libéral et, à travers lui, de l'individualité, les éléments et les circonstances qui en ont accompagné le développement, les ambiguïtés qui l'ont marqué et les évolutions qui s'y sont fait jour, des élans et des potentialités d'émancipation de ses débuts jusqu'aux inerties et au conservatisme sur lesquels il s'est refermé, selon une alternance dont l'histoire offre d'innombrables illustrations<sup>3</sup>. C'est que liberté et émancipation ne sont pas des mots qui se peuvent manier sans l'entrée en ligne de compte des motifs qui en sous-tendent les besoins ou l'émergence. Les utopies rencontrent ici leur limite, déjà perceptible dans leur clôture même. Lorsque des idées nouvelles s'imposent, dans le brouhaha de l'histoire, et lorsqu'elles trouvent la force et les moyens de se réaliser, c'est toujours en relation à des conditions qui, quelles qu'en aient été l'origine et la

1. « Liberalism and Social Action », art. cité ; « Pourquoi je ne suis pas communiste », p. 387-392.

2. Sans s'attarder sur ce point, on observera que l'attention portée par Dewey aux *a priori* de toutes sortes, que ce soit sur le plan des principes ou des règles, afin de les débusquer et d'en mettre au jour les conséquences, l'oppose aux philosophies minées par l'ontologie, la généalogie ou l'obsession du transcendantal, y compris dans la réflexion politique, comme autant de manières de rapporter des conditions et des faits transitoires à une loi qui les surplombe, et à laquelle elles se ramènent.

3. Voir « Liberalism and Social Action » (*Après le libéralisme, op. cit.*). L'alternance entre les moments émancipateurs et la résistance à l'émancipation est de l'ordre des évidences. Les innombrables versions que nous en offre l'histoire sont une traduction du processus sous l'effet duquel les « événements » débouchent sur des formes de réification et de sédimentation qui se transforment en obstacle au changement dès lors qu'elles sont converties en lois et en principes. Voir notamment, à ce sujet, *Expérience et nature*, trad. par Joëlle Zask, Paris, Gallimard, 2012.

force initiales, finissent toujours par se constituer comme une entrave à l'émergence de nouvelles possibilités, à la mesure des désirs et des besoins qui se sont fait jour entre-temps. Leur force s'exprime d'abord dans les obstacles que la liberté y rencontre, et c'est dans le mouvement de l'effort qui vise à les dépasser que la liberté s'engage dans de nouvelles voies, susceptibles de l'enrichir d'un sens nouveau<sup>1</sup>. La question de la liberté n'est pas une question métaphysique ni un don ou un droit que l'on pourrait tenir pour « individuel » et indépendant de ce qui se joue sur d'autres plans, que ce soit social, économique ou politique.

La philosophie du libéralisme, pour émancipatrice qu'elle fût, s'est en réalité concentrée sur la figure d'un individu pensé comme un commencement et une fin, comme la source de besoins ou de désirs immanents à la nature humaine, déterminant, par conséquent, la finalité même des lois et des pouvoirs de l'État<sup>2</sup>. Les péripéties propres à l'histoire du libéralisme y ont dès le départ rencontré une limite, avec cette conséquence — pour l'État et pour les lois — d'être toujours pensées comme des entraves ou comme des chaînes, aisément apparentées à la tyrannie. Que ce soit sur le plan économique ou politique, le fameux *laisser-faire* dont Dewey n'a cessé de déplorer les effets est la traduction, dans les attitudes et les conduites humaines comme dans les politiques effectivement poursuivies, d'une philosophie qui se refuse à penser la loi comme un instrument de la liberté, et qui laisse sur le bord de la route une fraction importante de l'humanité<sup>3</sup>. L'intérêt que Dewey porte à Spinoza ou les commentaires qu'il en donne sont directement liés à la critique de ce mauvais côté du libéralisme. Sur ce point, les penseurs libéraux cumulent une illusion intellectuelle que seule explique l'origine de leurs convictions — et qui comporte, par conséquent, une double face si, du moins, on veut bien admettre

1. C'est pourquoi la liberté est sans cesse à remettre sur le métier, sur des bases principalement sociales.

2. C'est l'une des principales déviations ou l'un des principaux défauts du libéralisme.

3. Dewey n'a de cesse de dénoncer les effets du « laisser-faire », selon l'expression de John Stuart Mill auquel, sous d'autres aspects, il rend hommage. Voir « Éthique et relations internationales », p. 157-171. « Laisser faire », c'est voir s'accroître, dans l'impuissance choisie, les écarts et les inégalités, l'invisibilité des uns et l'indécente visibilité des autres, la richesse dispendieuse et la précarité silencieuse.

que l'insistance sur l'individu avait sa source dans les obstacles qu'il s'agissait de surmonter — et une mauvaise appréciation du sens que l'individualité aurait pu trouver dans les finalités qui lui étaient implicitement ou explicitement assignées<sup>1</sup>. Les penseurs libéraux ont cédé, dans le champ de leurs préoccupations propres, au même genre d'erreur (ou de confusion) que celle qui a assuré au « langage privé » une si forte emprise sur les esprits depuis le xvii<sup>e</sup> siècle. L'avantage des théories de l'individu et des penseurs politiques sur les métaphysiciens est que leurs idées pouvaient du moins prétendre répondre à des besoins et à des aspirations trouvant leur justification dans les situations ou les institutions qu'il s'agissait de surmonter, afin de donner à la liberté un sens plus plein, moins restrictif ou plus inclusif. Elles ont été des artisans du changement, mais elles ont débouché sur des blocages semblables à ceux qu'elles combattaient. La solidification des idéaux et la systématisation des solutions scellent, en ce sens, le destin des idées les plus neuves lorsqu'elles se transforment en de nouvelles entraves et en un nouvel « absolutisme ».

Ces péripéties sont autant de contradictions dont on connaît de nombreuses issues. Dewey ne croyait pas aux vertus de la dialectique ni à une vision dialectique de l'histoire<sup>2</sup>. En termes hégéliens, on pourrait être tenté de voir dans ces contradictions un aspect de ce qui définit la « société civile » dans son rapport à l'État. Mais les États modernes n'ont pas permis de les surmonter (*aufheben*) ; ils s'y sont même pliés au nom d'une rationalité ou d'une nécessité qui a consacré les présupposés de la philosophie du libéralisme en les portant à leurs extrémités. En termes marxistes, l'individu est à coup sûr le produit des conditions qui ont vu émerger le capitalisme et le travail-marchandise. Les États valets qui se sont constitués dans la brèche ouverte par les révolutions bourgeoises (libérales) ont officialisé et occulté les conflits

1. Voir « L'individualisme — ancien et nouveau », art. cité.

2. Dewey a connu, comme on sait, une période hégélienne dont il a conservé certains aspects, en dépit de l'inspiration qu'il a ensuite trouvée chez Darwin. La « dialectique », en revanche, au sens hégélien ou marxiste, n'en faisait pas partie. Il s'agissait manifestement, à ses yeux, d'une version de plus de la propension philosophique à privilégier les schémas ou les principes généraux. Sur ces sujets, voir le numéro spécial de *Philosophie* consacré à Hegel : *Hegel pragmatiste ?*, n° 99, 2008, ainsi que *The Influence of Darwin on Philosophy*, op. cit.

de classe, justifiant ainsi les actions révolutionnaires qui en sont issues par réaction. Ce faisant, toutefois, les philosophies et les idéologies qui en sont dérivées ont été intellectuellement prises dans une erreur symétrique à celle du libéralisme, en ce qu'elles ont substitué à l'individu une notion du groupe ou du collectif qui ignore cette conséquence de l'histoire que l'individu, s'il est une « abstraction », comme n'ont cessé de le répéter des penseurs aussi différents que Hegel ou Auguste Comte, est aussi un produit de l'histoire qui ne peut pas être passé purement et simplement par pertes et profits. Il y a une réalité (historique) de l'*individualité* — sinon de l'individu — qui ne peut être ignorée sans dommages — et qui précisément l'est bel et bien, autant par le libéralisme que par le marxisme et les idéologies communautaires —, c'est celle des libertés conquises socialement et qui, aussi « formelles » soient-elles, ne peuvent, sans gâchis ni inconséquence, être sacrifiées sur l'autel présumé de l'Histoire ou de la Révolution. Simplement, cette individualité, constitutive de l'individu moderne, n'est pas celle d'un atome, comme le (mauvais) libéralisme a fini par en imposer l'idée, mais la concrétisation des échanges et des interactions qui s'actualisent dans des contextes d'actions qui constituent la matrice sociale de l'histoire.

Ces remarques, forcément schématiques, pourraient paraître s'inscrire dans le schéma bien connu « société *versus* communauté », « individu *versus* société », etc., et, par conséquent, dans la litanie des dualismes où la pensée tend à s'enfermer. Si l'on peut toutefois créditer Dewey d'un talent, c'est bien celui d'une critique des dualismes en tous genres. Ces dualismes ne constituent pas seulement une sorte de virus intellectuel dont on est aisément tenté de penser qu'ils réclament impérativement un remède. Pour Dewey, comme pour Hegel et comme pour Marx, bien que de façon différente (non dialectique), les pathologies philosophiques se résolvent dans l'histoire. Non pas qu'elles se résolvent toutes seules, précisément, mais en ce que seules leurs *conséquences* en autorisent *réellement* la mise à l'épreuve, à la mesure de ce qui s'y trouve entrepris et de l'*intelligence* qui y contribue. Si Dewey ne peut être compté parmi les « dialecticiens » (au sens où Hegel et Marx pouvaient l'être, par exemple), c'est en ce que les problèmes ne se résolvent pas dans les « termes » dans lesquels ils sont posés ou opposés. Les notions autour desquelles ils gravitent ont été

forgées par abstraction, en les soustrayant aux contextes concrets auxquels ils étaient pratiquement liés et dans lesquels ils prenaient leur sens ; ils demandent à y être ramenés. La différence entre « individu » et « individualité » permet de le comprendre. L'individu est une invention philosophique, une fiction idéologique, à laquelle toutefois le droit et l'histoire ont donné une existence réelle, présente dans les conflits et les obstacles que les sociétés rencontrent, au sein même de leurs propres institutions. L'« individualité » est cette réalité, forgée par l'histoire, qui fait que dans une masse d'hommes aussi indifférenciés qu'ils puissent l'être en apparence, aucun n'est rigoureusement semblable à aucun autre. Cette « singularité » qui fait de chacun un exemplaire unique existe dans la nature pour toutes sortes d'autres choses ; chez les êtres humains, elle s'enrichit de caractères et d'habitudes qui n'ont rien d'inné, mais qui jouent un rôle permanent dans les relations avec les autres et avec soi-même. C'est pourquoi, à la différence de l'« individu », l'« individualité » ne peut être pensée indépendamment de toute composante sociale, sauf par soustraction arbitraire et illusoire.

Pour qui, comme Dewey, mesure l'importance de l'individualité sans la confondre avec l'individu, pensé comme une sorte d'entité *ready made*, les problèmes politiques et/ou de philosophie politique ne peuvent être dissociés de leur contexte pratique ni des conséquences dont ils ont intellectuellement hérité en s'en détachant. C'est la tâche de la philosophie de restaurer cette continuité et, avec le plus élémentaire bon sens, la condition d'une efficacité pratique qui en constitue le test.

### *Philosophie et espoir social*

En dépit de l'attitude critique qui fut presque constamment la sienne, Dewey ne fait pas partie des auteurs qui, comme certains de ses contemporains ou des nôtres, n'ont eu de cesse de « confondre » la philosophie, au sens quasi policier du terme, d'en proclamer la fin ou d'en entreprendre la déconstruction. D'une certaine manière, l'histoire de la philosophie est celle d'un long malentendu ou d'une méprise qui concerne ses rapports avec la science et la vérité. Mais un auteur qui, aux lendemains de la Première Guerre mondiale, écrit un livre intitulé *Reconstruction en*

*philosophie*, et qui étend cette reconstruction à la philosophie elle-même, ne peut être ni un déconstructeur ni un déconstructionniste, encore moins un prophète de la fin, pas même un thérapeute qui en signifierait le pur et simple abandon, une fois dissipés les non-sens qui en minent le parcours<sup>1</sup>. C'est probablement la limite des comparaisons qui mobilisent parfois dans un même élan Heidegger, Wittgenstein et Dewey. Ce dernier était animé d'un souci et d'un sens de l'urgence sociale — on en jugera à la lumière de ces textes — qui font de lui un autre type de philosophe. Sous plusieurs aspects, on pourrait reconnaître en lui un proche de Wittgenstein, mais leur rapport respectif à la société et à la culture les distingue assez profondément. La philosophie de Dewey est sous-tendue par des motifs directement liés à l'action sociale. Il a épousé des causes militantes, et on ne saurait dire à son endroit ce qui a parfois été suggéré pour d'autres quant aux rapports incertains entre leur philosophie et leurs engagements politiques<sup>2</sup>. D'abord parce que bien qu'ayant effectivement milité pour un grand nombre de causes, par exemple en faveur de la paix ou d'une politique progressiste<sup>3</sup>, Dewey ne pensait pas que ces interventions relevaient d'une *application* de sa philosophie à la sphère publique, et il ne pensait pas non plus y être tenu par quelque mission spécifique dont le philosophe *en tant que tel* serait investi. La position de Dewey à l'égard de la philosophie s'exprime clairement dans plus d'un texte, parmi ceux que nous avons réunis ; elle est étroitement articulée à ses intérêts politiques et sociaux. Si, comme on le verra — et quelque appréciation qu'on en ait —, le rapport au *vrai* détermine le sens et la portée de la réflexion philosophique (la question du vrai est au centre des réflexions de Dewey sur la fonction de l'enquête et, bien entendu, des sciences), pour Dewey la recherche de la vérité n'est pas la finalité cardinale de la philosophie<sup>4</sup>, contrairement à une conviction qui a contribué à détourner les philosophes de ce qu'ils peuvent légitimement

1. Voir la préface de Richard Rorty à *Reconstruction en philosophie*, *op. cit.*, ainsi que, parallèlement, « La métaphysique de Dewey », art. cité.

2. Voir, par exemple, les remarques de Jürgen Habermas sur la philosophie de Michel Foucault, dans *Le Discours philosophique de la modernité*, trad. par Rainer Rochlitz, Paris, Gallimard, « Tel », 2011.

3. Voir « Philosophie et démocratie », p. 121-135.

4. Voir « Philosophie », p. 249-268.

envisager ou entreprendre une fois délivrés des illusions de la théorie de la connaissance autour de laquelle la philosophie a forgé ses ambitions les plus inopportunes<sup>1</sup>. Le fait que la philosophie n'entretienne pas de rapport *privilegié* au vrai est aussi ce qui fait qu'elle ne peut se prévaloir d'aucune priorité, ni se dresser sur un piédestal lui permettant de se hisser au-dessus des sciences ou de ce que l'on appelle les « sciences spéciales ». La conséquence n'en est cependant pas négative ; c'est au contraire ce qui lui permet d'être de plain-pied avec les affaires du monde, ce qui explique à la fois ce qu'elle doit à cette situation et ce qu'il lui est permis d'en attendre. Sur le premier point, Dewey est résolument historiciste. Les philosophies qui se sont succédé dans l'histoire ont toutes répondu à des conditions qui étaient généralement celles de la culture, des institutions, des rapports sociaux et politiques, des désirs et des aspirations propres à leur temps<sup>2</sup>. Généralement, elles ont plutôt tendu à leur apporter une justification intellectuelle, et lorsque, au contraire, elles ont épousé les aspirations des forces émancipatrices, ce fut également pour leur conférer ensuite un sens, une fixité et une systématique qui en ont renversé le sens. La pensée de Hegel pourrait en offrir un exemple. D'une certaine façon, Dewey, qui fut fortement marqué par Hegel, a épousé son historicisme, mais sans en adopter la téléologie. L'historicisme de Dewey est un historicisme antitéléologique et anti-ontologique. Il signifie que si l'on veut comprendre une philosophie, et même en saisir le sens et l'utilité, il faut commencer par se demander à quel type de besoin elle répond dans telle ou telle circonstance, à telle ou telle époque. C'est une manière de lui rendre justice, raison pour laquelle l'analyse critique de l'histoire de la philosophie ne conduit nullement Dewey à y voir l'expression d'une opération uniforme et unilatérale qui se déploierait en une série de variantes potentiellement infinies, ni une somme d'opérations nulles à laquelle il conviendrait de mettre purement et simplement un terme — fût-il celui d'une histoire qui se serait épuisée. Sur ce

1. Nous nous limiterons à la philosophie et à cette brève remarque : la philosophie n'a pas affaire au vrai, mais à des questions qui touchent aux « significations ». Voir, éventuellement, Jean-Pierre Cometti, *Qu'est-ce que le pragmatisme ?*, Gallimard, « Folio essais », 2010 (1<sup>re</sup> éd.).

2. Voir ici, à titre d'exemple, les réflexions qu'il consacre à Hobbes dans « La motivation de la philosophie politique de Hobbes », p. 92-120.

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

*Bibliothèque de philosophie*

EXPÉRIENCE ET NATURE

LA QUÊTE DE CERTITUDE. UNE ÉTUDE DE LA RELATION  
ENTRE CONNAISSANCE ET ACTION

L'INFLUENCE DE DARWIN EN PHILOSOPHIE

*Folio essais*

LE PUBLIC ET SES PROBLÈMES

L'ART COMME EXPÉRIENCE

RECONSTRUCTION EN PHILOSOPHIE

JOHN DEWEY

## Écrits politiques

John Dewey est l'un des philosophes majeurs du XX<sup>e</sup> siècle, et certainement l'un de ceux dont la pensée se conjugue le plus étroitement aux courants et aux transformations qui en ont marqué l'émergence et les évolutions. Ses premiers travaux datent de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle (il est né en 1859) et c'est au XX<sup>e</sup> que sa pensée connaîtra ses plus amples développements (il est mort en 1952).

Pendant toutes ces années-là, Dewey fut aussi un observateur et un acteur particulièrement attentif de la vie politique américaine et internationale. Les très nombreux écrits qui jalonnent son long parcours sont autant d'interventions et de positions dans le débat public, sur les problèmes qui lui tenaient le plus à cœur. La question de la démocratie et de l'émancipation sociale, économique et politique en constitue le centre.

Sous le titre *Écrits politiques*, le présent recueil propose un choix des textes les plus significatifs et les plus propices à enrichir la réflexion du lecteur d'aujourd'hui, parmi les innombrables études et articles qui auront marqué les engagements de ce philosophe infatigablement attentif à l'état du monde autant qu'aux exigences de la pensée. Dewey fut un penseur de la démocratie en un sens original et toujours neuf, dans une période qui a vu naître deux guerres mondiales, la révolution bolchevique, l'URSS, une crise économique majeure, le fascisme et le nazisme, et un type de société : la « grande société », marquée par l'emprise de l'économie, la perte du public, le pouvoir des experts et la domination de l'opinion.